

VOIE OUVERTE
JACQUES RANCIÈRE, LES CHERCHEURS FAROUCHES ET LE
DÉBUT D'UNE CONTRE-RÉVOLUTION INTELLECTUELLE
LES RÉVOLTES LOGIQUES

OPEN WAY
JACQUES RANCIÈRE, THE WILD RESEARCHERS AND THE BEGINNING OF
AN INTELLECTUAL COUNTER-REVOLUTION
LES RÉVOLTES LOGIQUES

Nadier SANTOS

Doutorando em Filosofia pela Université Paris 8 Vincennes
- Saint-Denis. École doctorale Pratiques et théories du sens.
E-mail: nadiersantos@gmail.com

RÉSUMÉ

Cet article revient sur le travail de Jacques Rancière au sein de la revue *Les Révoltes logiques*. Il ébauche, dans un premier temps, le contexte de création et la nature de l'intervention de cette dernière. Il met ensuite en avant quelques textes de l'auteur afin d'aborder sa dénonciation des mutations d'alors des rapports entre militants et intellectuels qui conduisaient à un ordre où les espérances récentes d'un monde nouveau n'auraient plus aucun sens.

MOTS-CLÉS : Jacques Rancière, *Les Révoltes logiques*, intellectuels, politique.

ABSTRACT

This article examines the work of Jacques Rancière in the journal *Les Révoltes Logiques*. It outlines first of all the context in which the journal was created and the nature of its intervention. It then proceeds to highlight some of the author's texts to look at his denunciation of the changes that were taking place at the time between militants and intellectuals which were leading to an order in which the recent hopes of a new world would have no meaning.

KEYWORDS: Jacques Rancière, *Les Révoltes logiques*, intellectuals, politics.

Le travail sur les archives mis en chantier par Rancière à la suite de sa rupture d'avec l'althussérisme sera motivé par l'intention de saisir l'histoire des luttes ouvrières du XIX^e siècle dans ses écarts à l'égard des théorisations. L'entreprise consistera à relever les raisons et les formes de la révolte dans leur multiplicité complexe, à dénoncer la façon dont les logiques singulières à l'œuvre dans ces contestations sont recouvertes par l'histoire officielle du mouvement ouvrier. Il se présente alors comme tâche l'analyse des rencontres problématiques de toute une tradition révolutionnaire avec les théories sociales, des socialismes utopiques à la science marxiste. Dans ce sens, le recueil de *La parole ouvrière* (1976), publié en collaboration avec Alain Faure, essaye de faire ressentir dans la pluralité et dans les contradictions de l'expression ouvrière « la texture sensible d'une prise de parole en même temps que la constitution d'un corps de réflexions et de propositions sur le présent et l'avenir ouvriers¹ ». Pourtant, comme Rancière l'explique dans sa postface à la réédition de 2007, si ce travail a été guidé par la présupposition que les textes ouvriers exprimaient, chacun à sa façon, « une même pensée de classe, une même attitude d'auto-affirmation », *La Nuit des prolétaires* (1981) représente un tournant dans la mesure où l'affirmation de la parole ouvrière y est présentée à travers le refus radical de toute adhérence simple à un corps ouvrier collectif. D'un ouvrage à l'autre, c'est donc la désidentification au regard d'une identité ouvrière quelconque qui s'impose chez Rancière. L'émancipation passera désormais par le rejet des conceptions selon lesquelles les partages du corps social s'accompagnent de distributions claires entre les discours. Elle présupposera au contraire le brouillage des langages, la transgression par l'emprunt et par l'appropriation de la parole des autres.

Un projet éditorial nous permet de mieux repérer quelques éléments de ce déplacement. Entre 1975 et 1981 Rancière participe activement à la revue *Les Révoltes logiques*. Émanation du Centre de Recherches sur les Idéologies de la Révolte², la revue se constitue en contrepoint du paysage intellectuel des années 1970. Contre toute consolidation de l'ordre existant s'appuyant sur des conceptions linéaires de l'histoire, elle mettait en lumière le caractère intempestif de la révolte. À la recomposition en cours de la scène politique, ce collectif opposait le travail autour de la logique vivante des pratiques d'insubordination. La revue voit le jour au moment où la dispersion des formes nouvelles d'expression

¹ *La parole ouvrière – 1830/1851*, Paris, La Fabrique, 2007, p. 340.

² Créé en novembre 1974 à partir d'un groupe de travail animé par Rancière et Jean Borreil. Dans un court texte paru en hiver 1975 dans la revue *Le Doctrinal de sagesse*, Jacques Rancière, Jean Borreil et Geneviève Fraisse annoncent les objectifs et projets de recherche du Centre. À la fin du programme nous lisons que : « L'une des premières activités du Centre doit être la création d'un bulletin permettant la diffusion des travaux effectués et la multiplication des échanges, notamment avec les chercheurs "sauvages" », in « Le Centre de recherches sur les idéologies de la révolte. Définition des objectifs et projets de recherches pour l'année 1975 », disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/le-centre-de-recherche-sur-les-ideologies-de-la-revolte.pdf

des aspirations anticapitalistes et antiautoritaires met fin aux grands discours totalisateurs du gauchisme. C'était aussi le moment d'élaboration de la « nouvelle philosophie », ainsi que du retour de « vieux appareils » – le PC et le Parti socialiste – et du discours de la philosophie marxiste s'installant dans le vide créé par l'impossibilité d'une réflexion d'ensemble des luttes d'alors : « vide de l'universel, vide du livre »³.

La création des *Révoltes logiques* fut motivée par quelques événements qui contrariaient ces entreprises de récupération⁴. Elle était tout particulièrement en phase avec la lutte des ouvriers horlogers de Lip⁵. Entre recherche historique et militance, l'activité du collectif se nourrissait de l'air du temps. Sa teneur politique découlait d'un travail d'archive particulier voué à restituer dans leurs enjeux les scènes de révolte. Dans cette approche, l'archive intéressait moins comme lieu de conservation que comme moyen d'interroger le présent. Il s'agissait plus précisément de revenir sur l'histoire de deux siècles de luttes contre l'exploitation et d'expériences révolutionnaires afin de déplacer les termes des débats contemporains. C'est pourquoi, remarque rétrospectivement Rancière, dans sa manière d'opérer les temporalités et les discours, *Les Révoltes logiques* fonctionnaient comme une « petite machine de guerre »⁶. Toujours à l'écart des querelles entre écoles marxistes ainsi que des critiques radicales du marxisme, l'élan militant de la revue abordait les problèmes du présent des luttes par la mise en exergue d'une histoire

³J. RANCIÈRE, *La leçon d'Althusser*, Paris, La Fabrique, 2012, p. 207. Dans *La méthode de l'égalité* (p. 80-81) Rancière signale une autre cause de l'infléchissement du gauchisme. Il y présente l'effet de *L'Anti-Œdipe* (1972) de Deleuze et Guattari sur le milieu militant comme « liquidation gauchiste du gauchisme ».

⁴ « Le collectif tirait son nom d'un poème en prose d'Arthur Rimbaud, "Démocratie", écrit peu après la fin de la Commune de Paris. Dans ce poème, Rimbaud parodie le discours d'une classe bourgeoise mouvante et impérialiste, qui s'étend de la métropole "aux pays poivrés et détremés", alimentant "la plus cynique prostitution", massacrant les "révoltes logiques". Comment imaginer un autre futur après la défaite sanglante de la Commune, désormais confrontée au "marécage" de la classe moyenne française consolidant l'élan colonial qui la propulserait à travers les décennies suivantes ? Comme plusieurs des *Illuminations*, "Démocratie" évoque les conséquences émotionnelles déchirantes de la répression d'une révolution, l'expérience vécue des possibilités politiques qui se referment, le démantèlement ou l'affaiblissement des conceptions utopiques du changement – un ensemble de perceptions et d'expériences indéniablement partagé par le collectif de *Révoltes logiques* lorsque, dans la foulée de Mai 68, il se tourne vers Rimbaud pour se trouver un nom. », in : K. ROSS, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010, p. 192-193. Toujours sur le titre, arraché par antiphrase au poème de Rimbaud dans lequel les soldats du « bon vouloir » expriment sans gêne leur « Nous massacrerons les révoltes logiques », Rancière écrit : « "Révolte" s'oppose classiquement à "révolution", une opposition rituellement assimilée par les doctes à celle de la spontanéité et de l'organisation. Or il ne s'agissait pas, en revendiquant le mot suspect, de prôner les vertus de la spontanéité mais de subvertir l'opposition elle-même en subvertissant l'idée du temps qui supporte l'opposition du "processus" révolutionnaire supposé continu à la scène déclarée ponctuelle de la révolte. C'est pourquoi le mot de révolte pouvait s'allier à cette "logique" qui lui est aisément opposée. Il y a logique, construction d'un montage singulier de raisons en un lieu et un temps spécifiques, là où aucun processus ne justifie en boucle sa nécessité par sa continuité et sa continuité par sa nécessité. », in « Les gros mots », *Les scènes du peuple. Les Révoltes logiques, 1975/1985*, Lyon, Horlieu, 2003, p. 9.

⁵ « L'initiative des Lip, explique Rancière bien des années plus tard, ramenait au premier plan l'idée d'une tradition autonome de lutte ouvrière, refusant de séparer l'économie et la politique, la lutte revendicative et l'association ouvrière de production, le combat présent et l'anticipation d'un monde à venir. Elle invitait à reconsidérer des traditions ouvrières battues en brèche par la vision stratégique du marxisme et par sa stricte séparation entre la lutte économique et la lutte politique : celles de l'association ouvrière et du syndicalisme révolutionnaire. », in *La parole ouvrière, op. cit.*, p. 337.

⁶ « Les gros mots », *Les scènes du peuple. Les Révoltes logiques, 1975/1985*, Lyon, Horlieu, 2003, p. 7.

pensée non pas comme système mais bien plutôt à partir de la contingence et de singularités. Cela différencie *Les Révoltes logiques* aussi bien de l'histoire, alors à la mode, de l'École des Annales – accusée d'une histoire immobile, celle des mentalités – que de l'histoire sociale pratiquée par la revue *Le Mouvement social*. Invité à participer au numéro 100 de cette dernière, le collectif écrit « Deux ou trois choses que l'historien social ne veut pas savoir », texte dénonçant la « prétention d'exterritorialité » au politique que l'objet et la nature universitaire de la revue laissent supposer. Pour *Les Révoltes logiques*, le travail de l'historien social relève d'un savoir mis à l'abri de toute surprise. Dès lors, toute recherche n'y peut aboutir – et cela en dépit de ses nouvelles sources et méthodologies ou de l'utilisation d'autres disciplines – qu'à la reproduction d'un *déjà-su* légitimant doublement le présente : « légitimation du chercheur de gauche par les connotations héroïques et populaires de son objet, légitimation des politiques présentes de gauche comme l'aboutissement inexorable du mouvement social qui chasse peu à peu les illusions archaïques⁷. » Le collectif Révoltes logiques, en revanche, revendique une histoire qui « soit en chaque instant rupture, questionnable seulement d'ici, seulement politiquement⁸ ». La partie finale du texte soulève encore des questions autour du rapport de l'historien social à l'archive d'État, sa principale source de renseignements. Selon le collectif, le positivisme de l'approche de l'historien social l'empêche de saisir ce qui est au cœur de la politique de l'archive alors impliquée, à savoir la confirmation de l'identification de la mémoire populaire et militante à celle de l'État. Un entretien de 1981 laisse voir comment le rapport des *Révoltes logiques* à l'histoire se constituait et s'inscrivait dans les discussions de son temps :

Ce que nous avons fait et qui nous a détachés des pratiques archéologiques ou historiennes, c'est autre chose : une histoire particulière, très ponctuelle, une histoire de faits isolés. L'historien ne travaille pas sur l'isolat. Au contraire nous nous sommes efforcés de relever des moments particuliers d'histoires hétérogènes et interrompues, de travailler sur l'aigu, le béant, ce qui était trop insignifiant pour être dit : un journal éphémère, la parole d'un congrès, des griffonnages sur un carnet de commissaire... Ce qui nous a intéressés dans la pratique, c'est d'isoler des blocs de sens qui se mettent en travers de tous les discours historiques. Ce sont en fait ces éclats qui ont donné à la revue son rythme. C'est cette pratique lacunaire qui nous a éloignés de notre projet initial et de l'idéologie qu'il véhiculait : nous ne pensions peut-être pas à une contre-archéologie organisant l'espace politique présent, mais nous partagions certainement l'idéologie du temps qui pensait la révolte en termes de « résistance » et voulait l'enraciner dans la vie du corps populaire. Cette résistance sourde du corps populaire, c'était en définitive quelque chose comme l'âme des bêtes pour les philosophes. Notre pratique nous a poussés loin de l'accumulation historique, de l'enracinement politique et de la nécessité philosophique vers l'ordre des singularités et des solitudes, des croisements et des choix.⁹

⁷ « Deux ou trois choses que l'historien social ne veut pas savoir », in *Le Mouvement social*, juillet-sept. 1977, n° 100, disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/Deux-ou-trois-choses-que-l-historien-social-ne-veut-pas-savoir.pdf

⁸ *Ibid.*

⁹ « “Révoltes logiques” : La Contre-histoire », *L'Ane*, 1981, n° 1, disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/entretien-l-ane.pdf

La démarche du collectif se heurtait donc à des modèles épistémologiques¹⁰. Le choix de l'intempestif et du discontinu l'ouvrait à un horizon de recherche bâti sur des scènes de parole dont la singularité faisait problème aux discours des historiens autorisés. Car la prise en compte effective des mots des individus réfutant la domination décelait tout un monde de déplacements et de rencontres qui excédait le cadre de certaines catégories et représentations traditionnelles¹¹. La revue révoquait de cette façon les généalogies officielles de la subversion, de même qu'elle écartait les dogmatismes, scepticismes et dichotomies sommaires. Comme écrit Rancière plusieurs années plus tard, dans *Les Révoltes logiques* « la réalité désignée par les termes “ouvrier”, “peuple” ou “prolétaire” ne se laissait jamais ramener ni à la positivité d'une condition ni à la vanité d'un imaginaire mais désignait toujours un nouage partiel et partial, provisoire et polémique, de fragments d'expérience et de formes de symbolisation¹² ». C'est ainsi que la distance prise progressivement au regard de l'idée de transmission légitime d'une certaine mémoire populaire authentiquement révolutionnaire mène *Les Révoltes logiques* à voir dans l'histoire ouvrière la subversion venir « bien souvent non pas d'une culture, d'une mémoire forgeant une identité collective mais de phénomènes d'acculturation qui sont des processus de rupture et de perte d'identité », à percevoir que les choses importantes s'y « jouaient du côté de la désappropriation, de la perte d'identité, du vertige¹³ ». Il est certes aisé d'identifier dans la courte trajectoire de la revue le point de départ de quelques travaux futurs de Rancière¹⁴. Pour en donner un exemple, un article comme « Le bon temps ou la barrière des plaisirs » nous informe déjà sur sa façon de mettre en avant les effets de la configuration polémique de certains espaces ou de la redistribution des formes d'usage du temps.

¹⁰ L'entreprise des *Révoltes logiques* ne représente pas pour autant un phénomène isolé. En fait, elle s'inscrit dans un contexte plus large, où la réflexion – individuelle ou collective – autour de questions telles que la représentation du peuple par l'intellectuel, la mémoire et la voix populaires se déploie de manière singulière dans le champ de l'histoire et de l'historiographie. Dans ce sens, la revue est contemporaine notamment des *Cahiers du Forum-histoire*.

¹¹ « Ces deux mots [Révoltes logiques] nous indiquaient, en-dessous de la grande histoire, tout un réseau de discours, logiques et trajectoires généralement rabattues sur les inerties de la vie quotidienne et de l'histoire des mentalités : ce peut être la logique des discours tenus pendant des moments de rupture, leurs articulations et leurs contradictions ; ce sont aussi les révoltes comme chemins quasi-involontaires, cheminements dans certaines situations faites d'éléments hétérogènes. », in « “Révoltes logiques” : La Contre-histoire », doc. cit.

¹² « Les gros mots », *Les scènes du peuple*, op. cit., p. 13.

¹³ « “Révoltes logiques” : La Contre-histoire », doc. cit.

¹⁴ En 2003, dans la réédition de ses textes parus dans *Les Révoltes logiques*, Rancière écrit : « les articles ici présents s'inscrivaient dans une recherche prévue selon quatre volets : c'était d'abord un travail sur l'identité ouvrière, c'est-à-dire sur la tension interne à la définition de la place du travail et du projet de l'émancipation ouvrière. Ce projet global a donné lieu à l'investigation partielle de *La Nuit des prolétaires*. C'était ensuite un travail sur les formes d'interprétation dominantes de cette expérience, c'est-à-dire sur le rôle qu'y joue l'opposition philosophique traditionnelle entre la nécessité du travail et le loisir de la pensée. Abordé ici à travers les métamorphoses de la "légende des intellectuels", ce projet a été développé dans *Le Philosophe et ses pauvres*. Les deux volets restants, consacrés au partage des savoirs et à la barrière des loisirs, devaient compléter ce travail sur la redistribution moderne du vieux partage des hommes de loisir et des hommes de labeur. Reste du premier projet le travail sur l'émancipation intellectuelle, évoqué ici à travers les “savoirs hérétiques” et poursuivi dans *Le Maître ignorant*. Du dernier projet consacré à l'histoire des loisirs témoignent ici “La barrière des plaisirs” et “Le théâtre du peuple”, lesquels ouvrent à leur manière la voie pour les travaux que j'ai pu consacrer plus tard aux rapports de l'esthétique et de la politique. », in « Les gros mots », *Les scènes du peuple*, op. cit., p. 14-15.

En analysant les rapports de la censure au développement des formes populaires de loisir au cours du XIX^e siècle, Rancière y conteste les travaux d'alors autour de grandes stratégies de pouvoir « doublant d'une moralisation et d'une organisation des loisirs du travailleur la rationalisation de l'exploitation du travail ou la disciplinarisation usinière du corps ouvrier¹⁵ ». Il remet en question l'imaginaire réduisant la fête populaire à une simple forme de résistance à l'ordre du travail passant par la dépense du cabaret, du carnaval ou du vagabondage. Le cabaret, par exemple, au-delà des images récurrentes d'un lieu de pure dépense et de libération d'une parole populaire renversant le pouvoir de l'atelier, représente pour lui un espace participant à la négociation de ce dernier : « si l'on y paie à boire, c'est souvent pour payer son embauche, celles d'un parent ou ami, gagner les faveurs du contremaître ou des anciens de l'atelier, ou, à l'inverse, la bonne volonté des ouvriers¹⁶. » Afin de montrer ce qu'il y a d'incertain dans les stratégies du pouvoir, Rancière entreprend une analyse des effets des rencontres des ouvriers avec le monde des loisirs d'un espace culturel alors en plein essor, constitué d'un réseau complexe où règne la confusion des genres, des lieux, des pratiques et des classes. Selon lui, le problème pour ceux qui veulent moraliser les ouvriers réside moins dans l'existence de lieux d'indiscipline ou d'autonomie populaires que dans les trajectoires et déplacements réels et imaginaires qu'autorisent ces rencontres.

C'est pourquoi le théâtre représente un danger lorsque la moralité délivrée y est impuissante face aux possibles de « toute échappée vers d'autres mondes ou d'autres conditions¹⁷ ». Entre 1815 et 1848, la dégradation progressive de l'organisation napoléonienne des privilèges théâtraux donne naissance à des espaces de représentation et à des spectacles dont les genres mal définis défient la censure. Rancière souligne l'écart entre la prévoyance normative d'État essayant d'y traquer tout ce qui pourrait être le principe d'un désordre de l'imagination et son contrôle effectif. Il montre l'échec de l'entreprise de transformer tout lieu de spectacle dans le simple lieu d'une exécution réglée, c'est-à-dire un lieu où l'artiste et le public se limitent aux rôles d'exécutant et de consommateur. En effet, au censeur le problème se pose dans l'existence d'espaces où ce qui devrait être séparé se communique et trace des lignes indécises. Dans ce sens, l'espace partagé entre « les places bourgeoises du parterre et les places des "blouses" au poulailler » du théâtre de 1840 est le lieu du désordre, de la diffraction du sens. Cette configuration révèle par exemple la portée subversive, négligée par certains, du mélodrame. Car elle est au cœur même du vacillement auquel le message de ce dernier y est soumis. « Qu'est-ce qui fait en effet l'intérêt du mélodrame ? Le spectacle d'une misère. Mais comment en assigner la cause sans périls ? S'agit-il d'une injustice sociale ? Ce sera une incitation à la révolte ; d'une injustice privée ? Il est bien difficile de n'y pas faire intervenir l'action de quelque seigneur, ministre ou magistrat, désigné à la vindicte populaire ; d'une mauvaise conduite ? le

¹⁵ « Le bon temps ou la barrière des plaisirs », *Les scènes du peuple, op. cit.*, p. 205. « Il y a quelque chose de réducteur, écrit le collectif, dans la notion de révolte que nous avons perçu notamment à travers les discours voisins sur les "stratégies de pouvoirs". Des trajectoires populaires qui rencontrent le pouvoir, de leurs logiques et de leurs moments de rupture, ils n'ont retenu que cette notion de "résistance" qui les qualifie comme des réponses à des stimuli. Si on reprend la phrase de Rimbaud "nous massacrerons les révoltes logiques", on peut dire qu'ils s'intéressent aux "nous massacrerons", à cette raison des massacreurs qui ne donne qu'en creux une raison aux massacrés. », in « "Révoltes logiques" : La Contre-histoire », doc. cit.

¹⁶ *Ibid.*, p. 205.

¹⁷ *Ibid.*, p. 210.

spectacle risque d'en être plus suggestif que le châtiment utile ; d'une fatalité ? toute morale y perd sa légitimité¹⁸. » La présence populaire y rend indécise la relation entre les mots et les choses, la fiction et la réalité¹⁹. C'est pourquoi toute tentative de donner des leçons moralisatrices au public des « petites places » peut s'y perdre dans un « mésusage de la représentation », dans une « vision qui se fixe sur l'image en délaissant sa fonction²⁰ ». Fruit de l'imprévu et de l'aléatoire, du basculement des coordonnées spatiales et temporelles habituelles, ce genre de déplacement fait ressortir quelque chose excédant la vigilance étatique et permet d'envisager son déploiement du point de vue d'un « gigantesque non-savoir²¹ ».

Il s'agit de mettre en lumière les formes de passage d'une condition à une autre dans un contexte où les circuits du travail et du loisir s'entrecroisent et se multiplient. Pour cela, Rancière souligne des phénomènes qui définissent une culture en désordre. Au-delà des idées reçues, il présente la goguette, espace où les vocations artistiques des spectateurs peuvent être éveillées et valoir la reconnaissance des autres ou de soi-même, comme le « principe d'une fuite, d'une rêverie qui reflue vers les ateliers²² ». Pour Rancière, tourner des rimes, rêver au succès du soir ou profiter du temps libre pour apprendre tout seul les secrets de la versification font partie d'un rapport sauvage à la culture. Plus qu'une quelconque doctrine de la subversion, c'est ce genre d'expérience arrachant l'ouvrier à sa condition, ainsi que les rencontres de ce dernier avec le monde des bourgeois, qui entretiendront les espoirs de transformation sociale. « L'ouvrier qui, sans avoir appris l'orthographe, s'essaie à faire des rimes au goût du jour est peut-être plus dangereux pour l'ordre idéologique existant que celui qui récite des chansons révolutionnaires²³ » Dans cet article de 1978, il est déjà question de temps libre, de réflexion, de désœuvrement et de rêverie. L'attention y est attirée sur le fait que l'oisiveté et le vagabondage de l'esprit des plus pauvres ont toujours horrifié les classes dominantes. Car l'ouvrier épris de musique et de vers incarne un vrai danger à l'ordre établi dans la mesure où, dans la distance prise au regard de son métier, il intègre le mouvement introduisant des lignes de fracture dans la classe des travailleurs. Pour Rancière, la goguette effraye finalement moins comme lieu de la dépense compensatoire à l'ordre productif ou d'une culture autonome ouvrière que par la production de minorités refusant les tyrannies de l'*être-ouvrier*.

Dans sa forme la plus générale, sans se lier à aucun groupe et sans développer une ligne définie, *Les Révoltes logiques* intervenaient de façon à cerner les rapports nouveaux de la scène intellectuelle à la scène militante. Le collectif s'en prendrait aux formes réactionnaires de décomposition et de recomposition de l'image ouvrière révolutionnaire. Déjà en 1975, dans « La bergère au Goulag », Rancière dénonce la façon dont l'offensive d'André

¹⁸ *Ibid.*, p. 212.

¹⁹ Dans ce contexte, même l'agitation de la queue fait l'objet de discussion. Pour certains, l'humeur collective manifestée pendant l'attente de trois ou quatre heures représente le premier élément du plaisir du spectacle. Pour d'autres, c'est justement l'intégration de cette gaité populaire insouciant, de ce plaisir irraisonnable à perdre du temps, dans l'organisation des plaisirs qui pose des problèmes. Car finalement le travailleur ne ferait-il pas mieux de faire quelque chose de plus lucratif et de plus sain, comme par exemple continuer son travail ?

²⁰ *Ibid.*, p. 213.

²¹ *Ibid.*, p. 215.

²² *Ibid.*, p. 208.

²³ *Id.*

Glucksmann contre le marxisme dans *La cuisinière et le mangeur d'hommes* introduit la figure d'une plèbe résistante aussi épurée de ses contradictions que le prolétariat des intellectuels marxistes. La plèbe chez Glucksmann incarne le non-pouvoir, la pure résistance. Face au discours des maîtres et au pouvoir, elle ne peut exprimer que le seul désir de n'être pas opprimé. Selon Rancière, cette opposition d'une pure volonté de résistance y fait problème car elle tire un trait non seulement sur la conception marxiste de révolution mais sur l'idée même de révolution²⁴.

La notion de plèbe ne permet pas de concevoir un nouvel ordre social. Elle recouvre la dynamique des rapports de force que les pratiques de résistance et de subversion, celles-ci toujours traversées par des contradictions, engendrent aussi bien au regard des instances du pouvoir que des théories de la révolution. Rancière rappelle qu'il n'y a pas d'instance du non-pouvoir, que les discours d'en bas sont toujours des discours de pouvoir, que nulle part ne se joue finalement le conflit du pouvoir et du non-pouvoir. La plèbe est pour lui un nouveau substitut du prolétariat des savants, nouvelle image d'une résistance entièrement indifférenciée légitimant un discours de la représentation. Il reconnaît dans la tentative d'être la voix des prisonniers du Goulag la reprise du rêve gauchiste d'unir la voix de l'intellectuel à la parole du peuple : entreprise assurant encore une fois la constitution et l'autorité d'un discours sur le silence des masses. Sur le rapport entre les ambitions des théoriciens et les luttes populaires pour l'émancipation, Rancière écrit :

Fantasma des intellectuels : celui d'un discours d'en-bas dont la positivité serait en même temps pure négativité : discours des dépossédés, des damnés de la terre, des exclus du pouvoir, de ceux qui n'ont à perdre que leurs chaînes et qui sont mus par le seul désir de n'être point opprimés. Tristesse ou colère des intellectuels : ceux d'en-bas ne sont jamais conformes à leur concept, ils ont toujours d'autres désirs, toujours autre chose à perdre que leurs chaînes ; et ils parlent trop : de vérité, de justice et de morale, de dignité, de travail bien fait, de famille... Dilemmes déchirants des intellectuels : il y a ceux qui suppriment les ouvriers pour conserver à la révolution sa pure négativité, ceux qui préfèrent renoncer à la révolution pour être avec les ouvriers ; dans la théorie il y a les fuites en avant : appel de Marx et Engels du bavardage des *Straubinger* à la belle négativité d'un prolétariat que la grande industrie créera ; appel de Glucksmann d'une gauche prolétarienne introuvable à la pure résistance de la plèbe russe.²⁵

Dans ce texte Rancière repère enfin quelques mutations du contexte post-gauchiste où les entreprises de suppression du marxisme et le discours du non-pouvoir préparent le terrain aux manœuvres nouvelles des pouvoirs. En effet, peut-on situer le livre de Glucksmann à l'origine de la « nouvelle philosophie », phénomène retentissant et décisif pour la recomposition du paysage politique français. En février 1978 un numéro spécial des

²⁴ « La thèse semble hésiter à se formuler franchement : là où il y a oppression il y a résistance et il n'y a que résistance ; “Le désir de n'être pas opprimé se défend mal”. Entendons peut-être qu'il lui manque quelque chose pour être le principe de l'instauration d'un autre monde. Paradoxe de la résistance qui pourrait s'énoncer ainsi : si l'oppression persiste ce n'est pas que les masses aiment la servitude ou n'aient pas l'intelligence d'y résister ; c'est peut-être simplement que leur désir quant au pouvoir s'épuise dans la volonté de n'être pas opprimées, qu'elles ne veulent rien au-delà et surtout pas devenir le support de nouvelles oppressions. », in « La bergère au Goulag », *Les scènes du peuple, op. cit.*, p. 323.

²⁵ « La bergère au Goulag », *Les scènes du peuple, op. cit.*, p. 317.

Révoltes logiques essaye de faire le bilan de Mai dans son dixième anniversaire²⁶. Jacques et Danielle Rancière s'y interrogent sur les raisons de l'instauration d'une autorité nouvelle, et jusqu'alors inégalée, de l'avant-garde philosophique de la classe intellectuelle dix ans après la grande révolte contre les hiérarchies du savoir. En revenant sur l'histoire récente des rapports des intellectuels avec les luttes de l'après-Mai, les auteurs signalent que ce sont les transformations du trinôme militant-intellectuel-peuple qui permettent d'éclairer la restauration, après 1972, du prestige social de ceux qui sont « aptes à déchiffrer les “grilles du temps” et reçoivent par là le pouvoir nouveau de colmater la brèche qui sépare la classe politique de la vie du corps social²⁷ ».

La forte répression des années qui suivirent Mai imposa le durcissement des structures des organisations militantes, ainsi qu'un certain professionnalisme de leurs activités. C'est aussi le moment où les intellectuels, en faisant jouer leur autorité ou leur notoriété, viennent au secours des militants. Pour les Rancière, de ce rapport entre intellectuels et militants représentants des masses naîtra le nouveau pouvoir philosophique. La mobilisation des intellectuels sur la scène des luttes transforme leur tâche traditionnelle de défenseurs de la vérité et de la liberté dans la mesure où cette dernière s'accomplira par « l'union avec la positivité populaire ». Ainsi, au militant d'origine intellectuelle que, par le refus de la spécificité de ses compétences, cherchait au lendemain de Mai à se dépouiller de son statut afin de permettre la libre expression des masses succède l'intellectuel porte-parole ou protecteur de la parole du peuple. Les auteurs montrent comment cette transformation renvoie la spécificité des pratiques sociales des intellectuels et de leurs crises à l'image de la maîtrise idéologique, du spécialiste de l'universel. Car ce genre de rapport au peuple masque aussi bien les contradictions au sein des masses que les écarts entre les aspirations des intellectuels et celles des différents mouvements populaires. Signe du tournant du gauchisme, l'intellectuel se trouve désormais légitimé non seulement comme porteur d'un discours de vérité contrant les formes d'oppression étatique mais aussi comme militant qui a rencontré dans les masses la vérité dans sa matérialité.

Comme l'expliquent les auteurs, l'intervention de Foucault au sein du *Groupe d'information sur les prisons* (GIP) donne lieu à une conception de l'intellectuel déliée de ce rapport, toujours problématique, aux masses dont Sartre est le symbole. La rencontre des intellectuels et des masses ne sera plus envisagée du point de vue de la vérité et de la justice mais plutôt des enjeux des luttes contre des formes d'oppression déterminées. Autrement dit, il ne s'agira plus d'un universel à retrouver auprès des masses, mais de l'union des travailleurs intellectuels aux victimes

²⁶ Un avertissement ouvre l'édition : « Ce dossier devait constituer un numéro spécial des *Temps modernes*. Ce projet n'a pu être mené à son terme en raison du refus tardif opposé par la rédaction de cette revue à l'article : *La légende des philosophes*. Celui-ci essayait, conformément à l'orientation générale du collectif *Révoltes logiques* de substituer aux débats d'opinion sur la nouvelle philosophie l'ébauche d'une opinion sur ce qui, dans l'histoire du mouvement maoïste et de ses rapports avec les intellectuels, en fondait la possibilité. L'expérience prouve que cette démarche rencontre plus d'obstacles que l'expression des opinions, si violentes soient-elles. L'héritage gauchiste – et maoïste en particulier – entretient aujourd'hui un certain nombre de formes de maîtrise idéologiques et politiques. Et le refus d'ouvrir des discussions et des interrogations sur cet héritage ne peut que renforcer un monopole qui interdit l'analyse de notre histoire. », in *Les Révoltes logiques*, numéro spécial : « Les lauriers de Mai ou les chemins du pouvoir (1968 -1978) », février 1978, disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/les-lauriers-de-mai-1978.pdf

Sur ce qui a possiblement motivé le refus, cf. K. ROSS, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op. cit.*, p. 203.

²⁷ « La légende des philosophes. Les intellectuels et la traversée du gauchisme », *Les scènes du peuple*, *op. cit.*, p. 290.

de leur système spécifique de pouvoir. La subversion de leur propre statut par les travailleurs des différentes professions et institutions devrait chasser les figures de l'intellectuel représentant. Pourtant, un recodage théorique ultérieur des luttes contre le système pénitentiaire se réalise « au profit d'un rapport idéal de l'intellectuel au pouvoir²⁸ », ce qui favorisera les manipulations conceptuelles. Dans ce sens, ce n'est pas un hasard si les usages d'une certaine théorie générale du savoir/pouvoir par les nouvelles figures du pouvoir intellectuel formeront le fond commun des dénonciations de la terreur du Goulag ou des prophéties de l'ordre social. Il se met alors en place une nouvelle investiture de l'intellectuel étayée sur l'image d'un pouvoir qui est à la fois partout et nulle part, compris à partir du vacillement du multiple dans le non-être. Cette conception fait du pouvoir un champ d'investigation spécifique assurant à l'intellectuel une nouvelle forme de représentation. Elle recouvre, une fois de plus, la pluralité des lieux et des formes de luttes. À ce propos les Rancière précisent que :

ce ne sont ni les discours ni les pratiques des intellectuels militants qui ont pu restaurer le pouvoir de l'intellectuel sur les ruines de l'idée de révolution idéologique. Du Tribunal de Lens aux révoltes des prisons, ils ont fonctionné dans le sens d'une mise en crise de l'ordre idéologique et d'une lutte pour rendre la parole à ceux qui ne l'avaient pas. Si leur discours est ambigu, c'est qu'une réflexion sur les tentatives des intellectuels pour subvertir leur position l'était nécessairement si elle voulait tenir compte des contradictions objectives, refuser la position magistrale de l'intellectuel coupé des luttes populaires et prendre en compte la spécificité des mouvements de contestation qui avaient parcouru depuis 68 la jeunesse et les différentes catégories de travailleurs intellectuels. Mais aussi ces discours et ces dialogues en représentation laissent voir les points à partir desquels l'expérience militante a pu être retranscrite dans la légende édifiante, les points d'ancrage de ce travail de recodage qui, passé le temps des révoltes, ou de la foi des intellectuels dans les révoltes populaires, définit le sens d'une histoire, fixe une image du pouvoir et de la subversion, confère des titres d'héritage. Sans doute cette ré-inscription est-elle la conséquence des échecs extérieurs et des contradictions internes de l'action militante. Mais aussi elle les recouvre aussitôt.²⁹

L'occultation des enjeux des luttes militantes par la critique du marxisme est au cœur de l'analyse des auteurs. Pour eux, « montrer la révolution socialiste comme une idée mise par les maîtres-penseurs dans la tête des ouvriers à leurs fins de domination universelle, c'est peut-être le meilleur moyen de ne plus s'interroger sur le contenu des mouvements populaires, leurs racines et leurs idéaux, sur l'histoire d'en-bas du mouvement révolutionnaire, ni sur les illusions ou désillusions formées dans la rencontre entre les intellectuels révolutionnaires et les luttes populaires³⁰ ». La dénonciation radicale du marxisme avait pour enjeu beaucoup moins l'oppression à l'Est ou la menace marxiste en Occident que la liquidation de l'héritage de Mai et de l'après-Mai. Elle visait avant tout à conjurer à jamais le pouvoir de transformation sociale des révoltes populaires. D'où la proposition des

²⁸ *Ibid.*, p. 301. « L'année-tournant du gauchisme, 1972 est l'année des grands dialogues où se recode le sens du militantisme de l'après-Mai et de l'intervention des intellectuels (dialogues Sartre-Victor, Foucault-Victor, Deleuze-Foucault). », in « La légende des philosophes », *Les scènes du peuple, op. cit.*, p. 299.

²⁹ *Ibid.*, p. 303.

³⁰ *Ibid.*, p. 305.

auteurs de revenir sur les luttes, espérances et échecs de l'histoire militante récente comme moyen de confronter les avatars théoriques et politiques d'alors.

Le « procès du marxisme » et le discours de la plèbe, ainsi que la légitimation acquise par l'expérience militante, permettaient à certains gauchistes désabusés d'accéder à une place d'excellence sur la nouvelle scène du pouvoir intellectuel. Ceux-ci s'affirmaient comme une troisième force, entre les pouvoirs bourgeois et socialiste. Selon Kristin Ross, « revendiquer la position impuissante du “dissident” non aligné sur les partis politiques et situé au-delà des contingences de l'État leur permettait de nier le pouvoir et les privilèges très réels qu'ils avaient déjà commencé à obtenir grâce à leur place dans l'industrie de la communication³¹ ». En effet, ils répondaient à une demande des médias, qui depuis l'éclatement imprévue des révoltes de Mai avaient besoin d'une sorte de « *sismologie sociale* »³², c'est-à-dire d'une réflexion régulière concernant les structures et mutations profondes du régime de l'opinion. Ross renvoie à Peter Dews pour montrer comment les Nouveaux philosophes ont adopté un vocabulaire de pouvoir aux « réminiscences foucaaldiennes » substituant à l'analyse de classe l'évocation de la dynamique d'un ensemble de forces qui finissait par vider le concept de pouvoir de tout contenu politique³³. D'après Dews, le « bouleversement apparemment radical occasionné par la découverte du fait que, puisque les relations de pouvoir sont partout, “tout est politique”, a été rapidement suivi par la découverte que la révolution pouvait ne plus être désirable et que nous vivions, par conséquent “la fin de la politique”³⁴ ».

Le contexte des *Révoltes logiques* est celui du reflux, de la confiscation des énergies de Mai et de l'après-Mai, mouvance dont l'accélération entrainera la revue elle-même à sa fin. C'est le moment initial de constitution de la contre-offensive théorique et idéologique donnant lieu à une ambiance socio-politique qui n'atteindra sa forme achevée qu'à la fin des années 1980. Après ce processus, les représentants des bonnes raisons des gouvernements libéraux seront plus que jamais à même de décrier n'importe quelle contestation de l'ordre.

BIBLIOGRAPHIE

J. BORREIL, G. FRAISSE, J. RANCIÈRE, « Le Centre de recherches sur les idéologies de la révolte. Définition des objectifs et projets de recherches pour l'année 1975 », disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/le-centre-de-recherche-sur-les-ideologies-de-la-revolte.pdf

³¹ *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010, p. 277.

³² « La légende des philosophes », *Les scènes du peuple*, op. cit., p. 290.

³³ Dans un entretien paru dans le numéro 4 de la revue, le collectif demande à Michel Foucault si l'analyse des techniques de pouvoir, en absolutisant celui-ci, et en le présupposant comme toujours déjà là, persévérant face à une guérilla également persévérante des masses, n'éluait pas la véritable question de savoir à qui et à quoi il sert. Cf. « Pouvoirs et stratégies. Entretien avec Michel Foucault », *Les Révoltes logiques*, hiver 1977, n° 4, p. 89-97. Disponible en ligne : www.horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/les-revoltes-logiques-n-4.pdf

³⁴ P. DEWS, « The *Nouvelle Philosophie* and Foucault », *Economy and Society*, mai 1979, v. 8, n° 2, p. 166. Cité par K. ROSS in *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 275.

VOIE OUVERTE. JACQUES RANCIÈRE, LES CHERCHEURS FAROUCHES ET LE DÉBUT D'UNE
CONTRE-RÉVOLUTION INTELLECTUELLE. LES RÉVOLTES LOGIQUES. eK22056

Collectif Révoltes logiques, « Deux ou trois choses que l'historien social ne veut pas savoir », *Le Mouvement social*, juillet-sept. 1977, n° 100, disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/Deux-ou-trois-choses-que-l-historien-social-ne-veut-pas-savoir.pdf

Collectif Révoltes logiques, « Pouvoirs et stratégies. Entretien avec Michel Foucault », *Les Révoltes logiques*, hiver 1977, n° 4, p. 89-97. Disponible en ligne : www.horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/les-revoltes-logiques-n-4.pdf

Collectif Révoltes logiques, *Les Révoltes logiques*, numéro spécial : « Les lauriers de Mai ou les chemins du pouvoir (1968 -1978) », février 1978, disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/les-lauriers-de-mai-1978.pdf

Collectif Révoltes logiques, « “Révoltes logiques” : La Contre-histoire », *L'Ane*, 1981, n° 1, disponible en ligne : horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/entretien-l-ane.pdf

Danielle et Jacques RANCIÈRE, « La légende des philosophes. Les intellectuels et la traversée du gauchisme », *Les scènes du peuple. Les Révoltes logiques, 1975/1985*, Lyon, Horlieu, 2003.

A. FAURE et J. RANCIÈRE (éd.), *La parole ouvrière – 1830/1851*, Paris, La Fabrique, 2007.

J. RANCIÈRE, « La bergère au Goulag », *Les scènes du peuple. Les Révoltes logiques, 1975/1985*, Lyon, Horlieu, 2003.

J. RANCIÈRE, « Le bon temps ou la barrière des plaisirs », *Les scènes du peuple. Les Révoltes logiques, 1975/1985*, Lyon, Horlieu, 2003.

J. RANCIÈRE, « Les gros mots », *Les scènes du peuple. Les Révoltes logiques, 1975/1985*, Lyon, Horlieu, 2003.

J. RANCIÈRE, *La leçon d'Althusser*, Paris, La Fabrique, 2012.

J. RANCIÈRE, *La méthode de l'égalité*, entretien avec Laurent Jeanpierre et Dork Zabunyan, Montrouge, Bayard, 2012.

K. ROSS, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Marseille, Agone, 2010.



SANTOS, Nadier. VOIE OUVERTE. JACQUES RANCIÈRE, LES CHERCHEURS FAROUCHES ET LE DÉBUT D'UNE CONTRE-RÉVOLUTION INTELLECTUELLE. LES RÉVOLTES LOGIQUES. *Kalagatos*, Fortaleza, vol. 20, n.3, 2023, eK23056, p. 01-12.

Recebido: 07/2023

Aprovado: 08/2023